

**Fragments  
(71 morceaux choisis)**



10-14 février 2025  
Cité Jacqueline Auriol | Coulounieix-Chamiers  
Résidence Cultures Proches  
Compagnie Ouïe/Dire avec Joël Thépault & Marc Pichelin  
Marion Renauld



1. Il y a ce cercle noir tout en haut dans les branches d'un arbre de 10 mètres. Sans doute une chambre à air, ou une lune permanente. Quelque chose d'aussi vide que le quartier lui-même, pourtant bien accroché, lancé avec vigueur comme un cri de silence gonflé d'une impuissance qui désire s'échapper. L'échappée caoutchouc. Le rebond nécessaire, comme ce n'est pas seulement la pluie qui tombe ici. Mais les emmerdements. Il y a ce cercle net au ciel de la cité, une augure insensée qui dirait Je voudrais que tout s'effondre pas, cela suffit comme ça. Tu es ce cercle noir et tu t'accroches encore.

2. « Malheureusement Martine, tu feras avec, comme d'habitude », a dit Cathie mardi pendant la réunion de la GUSP. GUSP ça signifie Gestion Urbaine et Sociale de Proximité. Faire avec ça veut dire que tu ne peux rien contre. Et gestion est un mot qui revient très souvent. Gestion de l'attente, gestion des problèmes, gestion des retards, gestion de la fatigue. La gestion des ententes.

3. Les gens qui décident des plans d'aménagement urbain ne tiennent clairement pas compte des futures vues possibles sur la lune. Mais ils s'alarment et ils alertent sur les P.A.V. Les tas d'épaves. P.A.V. ça signifie Point d'Apport Volontaire, à savoir les poubelles. Qui débordent toujours. Les incivilités c'est chaque fois du côté de ceux qui n'ont pas l'air d'être de bonne volonté. Jamais ça ne concerne l'autre face de la lune, le « chantier à tiroirs », ils ont un mot pour ça aussi, rendre acceptable un défoncement général.

4. À propos du début imminent de l'aménagement du « parc urbain », c'est-à-dire des espaces verts, une dame aura dit, englobant d'un seul geste un vaste paysage : « Ici on défone tout ». Ainsi les arbres, entre autres, sont condamnés.

5. Peut-être que le pneu accroché à 10 mètres est une bouée de sauvetage. Une ordure qu'un voisin aura jeté par son balcon du 3<sup>e</sup> étage, peut-être Sylvestre. L'esprit de la forêt tentant désespéré de protéger les arbres récemment marqués d'un fatal point blanc. Joël découpe un pochoir tête de mort qu'il bombe en noir au centre de chaque rond. L'esprit ne semble pas plus fort que les grosses machines.



6. Les roues des engins ont creusé dans les tranquilles pelouses des sillons où la boue s'accumule. Ce sont des bottes qu'il faut pour vivre ici. La terre colle. Le ciel est gris. Les roues des engins ne sont pas tête en l'air, qui déroulent sans heurt la catastrophe intime des vies dont tout le monde se contrefiche pas mal. Là-haut ce n'est pas un pneu lourd et dentelé, juste une chambre à air. On étouffe.

7. C'est le temps des machines et des machinations. On dirait que le plan qui était de refaire a ourdi de défaire le quartier tout entier. Les fils détricotés, l'ourdissoir étouffoir, la trame qui se resserre d'un mouvoir à vouloirs. La gestion des retards dans les travaux prévus, ça signifie seulement tu t'adaptes point barre. À l'horizon barré. Se barrer est aussi une option. Mais il y a aussi qu'on voudrait bien rester parce qu'on aime le quartier.

8. « Le quartier ?, répète Khalid, mais il n'y a plus de quartier ! » Et Soufiane qui résume que « c'est devenu nul ».

9. Marre marre marre marre marre marre et marre d'en avoir marre et bon, malgré tout ça, on se marre, on essaie. Il faut raconter ça. Marre de la boue, marre des travaux, marre des routes défoncées, des tiroirs à secrets et puis d'entendre encore qu'ils vont tout défoncer, et marre des faux problèmes, marre des fausses promesses et marre des faux semblants, marre de ceux qui défont quand ils disent qu'ils refont, de se faire trimballés et prendre pour des c\*\*\*, marre de ceux qui décident en s'en fichant complet. Marre du manque de lumière. Marre du vide sidéral dans lequel vient crever le « chantier apaisé », ça veut dire qu'il ne se passe rien du tout sauf à la limite plutôt toujours pire. Marre de ceux qui s'acharnent à détruire, à rogner le peu de vie paisible. Toi tu as tant de peine et à la dépression répond la répression. Marre des asservis qui parlent vraiment, dit Élodie, « aux citoyens comme de la merde, excusez-moi je reste polie, mais c'est vraiment des gros connards en ce moment ».

10. Ô gardienne de la paix. « Tu vois la gentillesse, là elle a expiré ». Elle dit. On ne peut pas répondre Eh respire, calme-toi. Tu es ce cercle noir et tu t'accroches encore.

11. Comme des arbres, des hurlements. Des bouillons dans un tronc solide, immobile et docile. L'immobilisme à vif. Des tonnes de lave en drames perso avec des barrages qui tiennent bon. Comme des arbres à se faire de l'écorce sociale pendant que tout fomente, que montent les coulées de sang tendre. Et pourtant ça n'empêche qu'on se promet la lune, qui était belle ce soir et qu'on verra demain.

12. Le lendemain, brouillard. On ne la verra pas. La gestion de l'attente paraît si compromise quand on est déjà vieux. On ne compte plus les années qui séparent les premières intentions de la réalité. Cathie ne compte plus. Martine ne compte plus. Patricia ne compte plus. Ni Youssef presque plus. Et ceux dont on tient compte, et ce dont on tient compte, ce dont on se rend compte, ne reste qu'à compter, oh, les uns sur les autres.

13. Par exemple, Fraise passe régulièrement chez Patricia. Avec du pain. Patricia l'écoute. C'est du pain contre des oreilles. Faire avec est tout contre. À Patricia, Fraise dit : « Je n'essaie même pas de me mettre à ta place parce que j'aurais pété un câble. » La gestion d'empathie. Tu gères tes émotions parce que ça déborde. La place des sentiments.

14. À Patricia, Fraise raconte encore une anecdote à propos de son fils et du fils d'un voisin, terminant par « j'étais gênée, je savais pas où m'enterrer ». Ses yeux sont dans du vague de lointaine tendresse. Ses mots sortis d'un calme lisse entrecoupés d'oiseaux, et puis « j'ai peur, je sais pas comment faire, j'ai pas encore trouvé la solution ». Patricia elle écoute. « Mais je te crois ma fraise, tu as toujours raison. » Se mettre quelque part plutôt que se soumettre ou longtemps s'enterrer, être gênant, gêné, s'en vouloir s'envoler. Un peu se déplacer, s'installer à côté, viens là juste à côté.

15. Des câbles, tuyaux, gaines et hourdis, les ouvriers sont en train d'en installer entre le plafond et le plancher du second étage des nouvelles maisons derrière le bâtiment E. Où chaque matin la grutière monte à 8h pile tout le long du pied. Où à chaque palier résonne le bruit que fait la grille quand elle la laisse tomber du bout de sa chaussure. La gestion du vertige. Tâche à tâche, tâches attachées. Le mousqueton démis remis tout le long de la tige pour la gestion de la sécurité.

16. Les gens qui décident des plans d'aménagement urbain n'ont que faire des attaches, anciennes ni présentes, entre les habitants et attention, la terre. Tu es ce mousqueton qui s'accroche et qu'on peut si besoin décrocher. Point d'ancre volontaire.

17. Dans le plan d'aménagement des espaces verts et des routes, le but est de privilégier la mobilité douce. Trottinettes et vélos, on dégage les voitures à l'extérieur du cœur de la cité charmante. En conséquence de quoi : mobilité sévère des engins de chantier, ingénierie dure pour macadam brutasse, routes barrées, culs-de-sac et dépose-minute, panneaux de stationnement interdit, parking obligatoire, nouveaux tracés fléchés. Et si tu vires les voitures du cœur de la cité, tu vires les jeunes avec. Imparable logique d'un deux en un qui ne dit pas son nom. Mobilité pousse-toi.

18. Au passage, point ne fut prévu aucun rack ni arceau permettant de ranger les vélos attachés. Mardi, le maître d'œuvre était bouffi d'une fierté personnelle à la vue d'une personne entrant dans le quartier à bord d'une trottinette. Mobilité mousse-toi.

19. C'est le temps des machines et des machinations. Et des condamnations faites au nom de ton bien. À quoi nous répondons par des douceurs mobiles.

20. Au fragmenté, le cercle tissé d'attentions. L'infusion des allumettes pour peut-être sauter dans le cerceau de flammes. Les liens de proche en proche. La douceur volatile à fleur d'embourbement.

21. Le cercle à dix mètres de haut est une horloge sans anguille. Un trou vidé d'avant, un trou vidé d'après, un temps inexistant, un temps si incertain, le temps ne s'arrête pas, ô reprendre la main sur les années volées. On voudrait s'enterrer dans l'épaisseur présente et ne pas être là à servir de caution dans des dossiers chargés de cases à multi-tâches. Mais allonger l'écho, connaître ce plaisir de dire qu'il y a les grues qui passent et qu'on entend sans les voir dans la brume qui est du ciel sans fond.

22. Il faut raconter ça, comment ça s'est fait tout détricoter sévère et sans vergogne, et pourtant toute la poésie qui passe inaperçue. C'est ourdir au sens de tramer. Toute l'accumulation des fragments de liens faibles, à savoir sans pouvoir. On se fiche du pouvoir, on veut des liens. Fiables.

23. On ne peut pas se battre, on est déjà battus, on s'est déjà battus, on ne peut pas lutter contre des coquilles dures. Contre des coquilles vides et des crochets fuyants. Masques interchangeables, structures à vingt têtes, accès bouclé, sans-cœur qui crèvent tout ce qu'ils touchent de loin. On ne peut pas se battre faute de combattants. Institutions sous cloche dans des tours de passe-passe. On est ici, on part d'ici, on fabrique autre chose et on n'a pas envie de remplir les bâncas ni de manger les miettes.

24. On visera pour toujours et pour toutes et tous les festins à trois francs six sous.

25. Par exemple Abdou, mardi midi, ramène dans son *tupperware* à savourer pour quatre une soupe de lentilles préparée par ses soins sans même qu'on n'ait prévu. On vit de toute façon et on a faim de croire que tout n'est pas perdu.

26. Parce que tu verrais l'espèce d'inextricable méandre qu'il faut chaque fois avaler pour ne serait-ce que prendre une décision. Chaque geste adossé à une brassée d'acteurs à valider par voie de demande officielle. Vazy juste une soupe de lentilles.

27. À Youssef qui arrive et qui demande comme ça ce qu'on aura mangé, tu racontes Abdou et sa soupe. Délicieuse. Et alors le voilà qui

donne la sienne recette avec les bons tuyaux pour savoir où trouver les meilleurs produits. Un verre et demi de grosses lentilles vertes, un litre d'eau, coriandre, cumin et curcuma, du poivre si tu aimes, surtout deux gros oignons de la taille de la paume de ta main, pris chez le Syrien, ça bout + un demi-verre d'huile d'olive que tu achètes le vendredi vers la mosquée pour 12€ le litre. Et une baguette de pain. Toujours du pain. Attention pour la coriandre, jamais en feuilles, une dizaine de graines, pas faciles à se procurer. À la fin les lentilles doivent être homogènes, pas trop liquides ni pâteuses, dit Youssef, « la cuillère elle doit emballer ». Emballés, sûr que nous le sommes. Khadra écoute et reconnaît la « harira », et tu sens que Youssef au nom se remémore, salive deux fois peut-être.

29. Ah ça les gens ont faim de relations humaines, dira Marc plus tard.

30. Le vendredi Christine a apporté un pot de coriandre à planter dans l'un des bacs du jardin qu'on continue à alimenter devant le Cockpit. Christine est au bord de perdre pied, mais pour tout le monde c'est pareil. Collective dépression, démission générale, commune déploration. Après elle a discuté plantes d'intérieur avec Khadra, vu qu'elles aiment toutes les deux. S'ouvre le visage de Christine quand elle pense à la beauté des fleurs. Et fermés les visages à la pensée des arbres qu'ils vont raser sec. Nous partageons le goût des offrandes locales.

31. Une autre idée d'Abdou fut de faire un barbecue le jeudi soir. On imagine une trentaine de personnes, on prévoit en 48h, Abdou ira acheter la viande, Patricia passera deux trois coups de fil, Khadra préparera une salade de riz, Marc pensera à ce qu'il manque, Joël ramènera le braséro qu'il a construit cet automne, du charbon et du bois, fabriquera un banc dans un morceau de tronc de châtaignier, installera les lumières, on sortira deux tables et des chaises de camping, *et cætera* les liens confiants. Et hop.

32. Heureusement on fera avec, comme d'habitude, ça signifie au mieux avec ceux qui accrochent au fond de la cité. Abdou Phoebee Khalid Kakou Patricia Khadra Christine Martine Cathie José Youssef Benoît José Joël Marc Hugues Valério Dimitri Lindsay Wyatt Shana Yazin Alain Seb Soufiane Théo Boulbi Cédric Kévin Yan un vieil homme qui n'est pas là depuis longtemps et qui vient du Nord et d'autres certainement, et d'autres *et cætera* les gens heureux.

33. À la fin quelques-uns autour du braséro. Devenu littéralement un centre culturel d'hyper-proximité. Le feu la base de vie, la chaleur invitante. On n'ira pas sans peine autour du braséro. On se donne des nouvelles, on raconte des vraies histoires de faits récents qui font peur. Les loups rôdent. Et l'autre face du feu, les convives chaleureux.

34. Dans les flammes, deux boîtes en fer récupérées la veille à Emmaüs. À l'intérieur desquelles quelques branches glanées coupées de tilleul, pécher, châtaignier. Laisser faire, attendre, lentement les flammes lèchent les boîtes et puis au lieu de cendres, obtenir du fusain. Écrire en circuit-court. Si les arbres pouvaient directement noircir les contes futurs à même la matière brute, à fleur chauffée. Du moins ça a marché. Parfois tu voudrais qu'on soit des miettes productivistes en 100 % local.



35. Et que chacun dépose dans le cercle ses doléances, les peurs et les aspirations. Que chacun les dépose au fond du chauffe-eau qui est le cœur du braséro. Que chacun s'assoit là pour encore s'émouvoir. La gestion des ententes. Que chacun balance tous ses noeuds dans la gorge et la tête et

partout pour que chacun repose en paix avec chacun. En parfaite harmonie, circulation fluide et pure chaleur tournante. Que chacun sente un peu que chacun sent aussi. La gestion de la naïveté. À défaut d'une totale et profonde vie paisible, des temps de connivence.

36. Nous ferons avec. La vie paisible, c'est Mérouane qui en parlait. « Nous on cherche que la vie paisible ». Mérouane ses yeux de loup, la malice méfiante. Qui n'en finissait pas d'avoir des gros soucis avec les gros c\*\*\*. Des fragments de galères, des conflits permanents. Mercredi je demande Et comment va Mérouane parce que ça fait longtemps.

37. Khalid me regarde étonné, silencieux. Mais tu n'as donc pas su ? Il est mort cet été.

38. Petits fragments de cœur qui tombent stupéfaits. À chaque mort un vide. Il y aura toujours un vide dans la cité. On ne peut pas répondre Hé calme-toi respire. Tu es ce feu ardent et nous nous épongeons.

39. Tu penses qu'on peut faire deux choses avec la tristesse. Ou bien de la colère, ou toujours plus d'amour. Les amours colériques. La rage d'injustice et les débordements, le cercle suinte et coule. À chaque mort un vide qu'on remplit par des bris. Ou bien le désespoir, ou toujours plus d'amour.

40. Lindsay et Dimitri ont perdu leur bébé avant son premier cri. Le temps de naître et vide. Au barbecue, c'est la première fois qu'ils sortent depuis l'accouchement, depuis l'enterrement. On ne peut pas ne pas faire avec, c'est faire sans.

41. À ceux qui restent, restent les petits fragments. La colère refuse les pensées d'espérance à trois francs six sous. L'analyse rationnelle permet de naviguer sur les larmes amères. Ah ça nous avons faim de sensibilité. Le nord de ta boussole, tu le situes dans cela qui permet de laisser frémir, jusqu'à faire bouillir, les attentions délicates. On ne luttera pas si ça donne plus de force à ceux qui gagneront, de toute façon qui gagnent. On veut la vie paisible.

42. Quand cet homme qui passe toujours sans clairement saluer, qui se gare à l'endroit qui n'est pas arrangeant, quand cet homme passe encore et sans parler français, s'arrange pour qu'on comprenne qu'il voudrait nous

offrir une bière à chacun, tu ne peux pas ne pas dire Volontiers merci. La tentative d'approche, la tentation d'oser repousser à jamais la date d'expiration de la gentillesse. Point. Apports volontaires. Une soupe de lentilles, une salade de riz, une plaque de chocolat et un thé, un café, des bières et un rosier, un pot de coriandre et des pieds de roquette à repiquer. Merci.

43. Il en faut bien pour conjurer la liste des complications. Le résumé des failles de la semaine par Joël ne ressemble pas à la liste des ingrédients d'une truculente recette : un robinet cassé, une assiette cassée, quelques tôles rouillées des cabanes démolies des Jardinots (encore un nouveau chantier de réaménagement pour agrandir le chemin), un tréteau démonté, une rallonge en panne, un couteau cassé, un autre tout rouillé du dernier barbecue, la photo d'un bébé orphelin sur une vieille cassette VHS trouvée dans une valise et une clé en moins dans son coffret à douilles. À la limite on peut réparer ce qu'on peut et bon, on le répare. On refuse la rancœur et on fait une lecture intime et politique du marasme anxiogène.

44. L'espèce de désamour à l'égard des étrangers, ou des voisins, ou de qui que ce soit, ou l'espèce de posture d'égarés sans égards, l'espèce de pente glissante probable des discours sur ce qui ne va pas, il faut prendre son temps et étudier serré pour contrer la tendance à accuser du doigt des caractères mauvais. Ou longtemps observer et longtemps écouter. Comme les grues qu'on entend sans les voir, ne pas voir sans sentir ce qui ne se dit pas, qui ne se montre pas. Qui ne fait pas de bruit. Une lecture de bureau, une lecture de bourreaux.

45. La question ce n'est pas seulement où est la vérité, mais les conditions de sa réception. Idem pour le sublime. Idem pour un rouge-gorge. Celui qui vient chaque jour gratter le tas de feuilles, il s'arrête sur le bord de la grise poubelle. Il ne fait pas de bruit. Il est de la beauté gratuite et comme la lune, un vide sidéral, un inconsidéré des bureaux qui décident de ce qui est sérieux, de ce dont on tient compte et de ce qui ressort du – ma foi c'est dommage collatéralement.

46. Les mesures d'impact de la beauté gratuite. L'impact social d'une soupe de lentilles. On n'a pas idée.



47. La multiplication des tentatives d'approches, que ça ne veuille pas dire qu'on doive se ressembler, ni même se rassembler. La gestion des voisins. La gestion des conflits. La gestion de la cruauté ordinaire. Et la gestion des degrés d'affection, des blessures et des enthousiasmes. Vazy juste un rouge-gorge.

48. « Ce que vous ne me faites pas faire », est ce qu'a dit Gilbert après qu'on a ourdi le plan de monter une saucisse pendant le barbecue jusqu'à son balcon du deuxième étage. Une corde à dérouler, une tentative d'accroche. Ah ce qu'on se fait faire avec le caractère de chacun, ses limites, ses désirs et ses contradictions. Le vieux Gilbert est solitaire dans sa vieillesse active, qui dit qu'il est timide pendant que ses répliques ont parfois le mordant d'un coup de pied aux fesses, et sinon facétieuse. S'inviter ce n'est pas s'obliger à participer.

49. Gilbert et la gestion de l'attente. Qui fait des promenades quotidiennes au moins deux fois par jour, à chaque fois plus d'une heure, au moins celle du matin. La mobilité douce. On cause quand on se croise et

Gilbert fait des blagues et pas la langue timide, Gilbert dans l'entre-deux.  
Une corde au balcon.

50. Les cordes de pendu, dit-il, sont des porte-bonheur. Contre mauvaise fortune. Les cordes pour saucisse portent un bonheur tout court. Quand bien même on ne sera pas allés jusqu'au bout de l'affaire, quand bien même suspendu le temps de l'efficace, on a bien rigolé en déroulant comme ça la bobine de ficelle pour savourer l'idée. On ne transforme pas le pratico-inerte en deux temps trois mouvements, mais l'idée, comme Gilbert, chemine doucement.

51. Les mesures d'impact des utopies minces. L'impact social d'une corde tendue et d'une chambre à air coincée à dix mètres. L'impact social d'une corde sensible. Et laquelle valeur d'une balade perso dans un QPV. Un QPV, ou QPPV, Quartier Prioritaire de la Politique de la Ville du gouvernement français, rassemble les zones urbaines les plus pauvres, nécessitant une intervention des pouvoirs publics, notamment en matière de rénovation urbaine. La politique de la ville consiste en un ensemble d'actions de l'État français visant à revaloriser certains quartiers dits « sensibles » ou « prioritaires », et à réduire les inégalités sociales entre territoires. Dans cet ensemble d'actions visant des grands ensembles comme celui de la cité Auriol, point n'y sera celle d'une corde pendue d'un balcon jusqu'au sol. Ni les balades solo, ni entre voisins, ni avec des chiens.

52. La rénovation urbaine ne dit rien de la construction humaine, et ne tient pas compte des usages multiples d'un espace traversé, vécu au présent. Des pratiques molles disons, de mise en rapports d'égal à égal entre des biens privés et des communs publics.

53. Le balcon, par exemple, est cet espace étrange d'un dedans / dehors. Le *slash* lâche ou *clash*. Cette espèce de mystère persistant de l'individuel / collectif dans les lieux d'habitats concentrés. À la fin c'est seulement J'en peux plus des voisins + la sécurité. Où nous aimons pourtant les brasiers partagés et les balades sylvestres.

54. Tracer en pointillés les trajectoires, comme des abeilles, des allées venues de Gilbert, dégourdissements canins et sorties amicales, ça pourrait dessiner une carte du tendre, une danse de mollets, une mobilité douce. Le cercle jamais parfait mais jamais vide non plus. Le plan de

réaménagement du parc paysager à partir des flâneurs. Et des nécessités de pendules épuisées.

55. Mais quelle est donc la juste place de l'État dans nos vies. Ah ce qu'il ne nous fait pas faire. La gestion de la servitude, et que tu ne peux pas cracher dedans l'assiette de la soupe qu'on te sert. Tu marches tête baissée et dans le braséro tu regardes brûler tes doléances qu'un ordre fixe irrecevables.

56. Ah ce qu'on se fait faire. Ah ce qu'on se propose et ce qu'on se permet. Ce qu'on ose se faire faire et ce qu'on ose faire.

57. Aux classes de CM1-CM2 de l'école Eugène Le Roy du quartier, le vendredi nous proposons de créer un jardin nomade. Pour continuer à alimenter celui qui est là devant le Cockpit, jusqu'à ce qu'un jour, les retards gérés, finisse par arriver le jardin pérenne, celui qui suit les plans du dossier de quarante pages de l'aménagement du parc urbain. Un jardin qui pourra bouger parce qu'il devra bouger. Ça signifie que nous plantons des choses dans des valises.



58. Châtaignes germées, pommes de terre *idem* et topinambours tirés du jardin 62, situé dans les Jardinots. Les CM2 les enfouissent avec Joël dans la passage couvert du bâtiment D, les CM1 les dessinent au Cockpit avec Marc et moi. Jeux de mélange de terre et de brouette entre les gouttes de pluie, jeux de crayons et de volumes sur les feuilles blanches. Je sème, tu sèmes, ils s'aiment. Nous savons où et quoi enterrer, nous ne nous gêrons pas, déposez vos valises et revenez mater quand vous voulez les pousses. Les plantes sont expertes en mobilité douce.

59. Les valises proviennent de chez Emmaüs, gracieusement offertes, comme les boîtes en métal. À deux pas d'ici. La gestion des miettes. La beauté malgré. Les échanges tramés par des désirs qui sont non seulement recevables, mais carrément soutenus. Le développement durable.

60. Des élèves après l'école reviennent Louane et Armella. N'avoir que ça à faire, avoir envie de ça. Tu leur demandes alors ce qu'elles voudraient vraiment dans un jardin rêvé. Louane voudrait des fleurs, beaucoup, plus de couleurs. Oh oui et Armella elle voudrait des cabanes, des mini-cabanes, à peu près deux trois ici ou même le long du bâtiment, des cabanes en bois avec des branches sauvages, « pour que ce soit vraiment des cabanes de jardin ». On pourrait aussi planter dans les chapeaux, ah oui tu sais des chapeaux comme celui de Charlie Chaplin. Et aussi pourquoi on ne ferait pas une cabane dans les arbres, et puis une balançoire accrochée à la branche de l'arbre qui, là-haut, porte un grand cercle noir. Ou là entre les arbres, et aussi un hamac, et une cabane à livres, mais avec des beaux livres. L'une et l'autre en accord et croissante effusion, à regarder partout avec des yeux magiques.

61. « J'ai trop envie d'avoir une mini-tyrolienne », ah oh oui là par là, une tyrolienne qui va d'une cabane à l'autre, ça serait tellement stylé. Et des bancs et des tables mais comme ça suspendues, et tes pieds dans le vide, ça ce serait tellement beau. Ou même pas suspendues, un peu collées à l'arbre, une table ronde avec des bancs comme ça tu peux t'asseoir.

62. Le banc que Joël a sculpté dans le tronc de châtaignier, puis poli avec soin dans la matière brute, Louane trouve qu'il est très moderne.

63. L'aménagement paysager se passe ici en permanence. Ce ne sont pas des têtes de mort pour condamner les arbres, mais des têtes d'enfants pour rêver à voix haute. Ce sont mille petits gestes qui n'arrêtent pas, c'est

un coin minuscule qui est toujours vivant, c'est sans ménagement dans l'ouverture peuplée d'imaginaires simples, même remplis d'égalité sociale.

64. De quoi manger, de quoi s'asseoir, de quoi se réjouir et pouvoir s'amuser. Ah des enfantillages.

65. Le jeudi soir pendant le barbecue, Valério, désormais au collège, arrive seul et s'attable à l'écart pour dessiner le visage de Jean Moulin, le nom de son collègue. Il choisit de reproduire celui qu'a dessiné Lolmède il y a déjà quelques années, et qui se trouve dans son livre *Portraits de rue*, aux éditions Ouïe/Dire. Valério n'est pas satisfait par la façon dont il a tracé le menton. Trop musculaire. Il ne lâche pas. Ses yeux sont concentrés, son corps baissé sur la feuille, son pouce et son index enserrent le menton et cherchent la copie de la juste mesure. Le lendemain, il sera ravi d'aller visiter l'atelier de José Correa avec Marc, à quelques centaines de mètres de là. L'expo des originaux du carnet de voyage de José en Mongolie est encore visible au Cockpit, à côté d'autres planches de Baudoin. *Et caetera* les liens fiables. Et la beauté du geste. Chez José il reste deux heures, découvre l'aquarelle et quand il en revient, redemande des feuilles.



66. Fragments d'un cercle qui s'agrandit. L'échappée caoutchouc des rebonds dénués d'autorité contrainte. De Valério à José, de Christine à Khadra et d'Abdou à Youssef et d'Abdou à disons une trentaine de personnes heureuses du barbecue, des élèves au jardin, de Fraise à Patricia et du sol au balcon et du cercle à dix mètres à celui qui s'esquisse au bord du braséro et pas de bras zéro. Les braises, quand elles sont très chaudes, font un bruit de grelot comme du cristal de verre. On trinque.

67. De Khalid à Mérouane au défi de toujours la vie paisible ici. De Louane, d'Armella aux arbres inspirants. Et des jeunes qui voudraient réparer le mécanisme d'une des vitres dans la portière de leur fidèle monture à la boîte de douilles de Joël, et la douille échappée, un vide supplémentaire. L'un d'eux regardera longtemps, intense et nonchalant, Joël ponçant son banc. Ne sachant plus quoi faire quand Joël a fini, baillant puis s'en allant comme se sont envolés des merles, un rouge-gorge ou les grues qu'on entend sans les voir. Et encore.

68. Il y aura aussi eu là-bas un enfant musicien tapant avec ses pieds le métal toboggan. Tant qu'à suivre la pente. L'art de la gravité. C'est évident qu'un jour le rond noir va tomber. Et se remplit le vide. Le toboggan tu peux le monter à l'envers.

69. Ne pas tant que ça chercher la cohérence dans l'organisation possible des fragments. Faire avec. Déployer l'épaisseur des bris de la déconstruction, subtiliser quelques tôles rouillées au cas où ça devienne de quoi se réjouir et pouvoir s'amuser. Va la corde sensible. Où vouloir accrocher nos menus grains de sel, nos peines de sable fin, nos graines hétéroclites.

70. Au pied de l'arbre en haut duquel se trouve la lune permanente, un large cercle de jonquilles montrent le bout du nez. Ce sont celles de l'an dernier. Ô la fiabilité des cycles saisonniers. Ô la fragilité des vies déphasées. Vaille. Chaque braise est unique et le feu lèche et panse. Ô l'humaine chaleur. Les jonquilles ce serait des soleils à portée.

71. Tu es cette jonquille de proximité. Tu es l'irisation sur le sombre fusain. Ou juste la noirceur comme du velours cassant.



« Dans l'éclatement de l'univers que nous éprouvons, prodige !  
Les morceaux qui s'abattent sur nous sont vivants. »

René Char

## **Postface**

Il se trouve que pendant cette semaine de résidence à la cité Auriol, du 10 au 14 février 2025, en compagnie de Marc Pichelin et Joël Thépault, ainsi que des personnes qui y habitent et que nous y croisons quand le Cockpit est ouvert, il se trouve donc que lors de cette semaine, furent tant de rendez-vous, de réunions et de passages que je n'ai pour une fois pas frappé ma machine pour en faire un poème sur place et terminé. Mais seulement quelques feuilles éparses, des fragments.

Il se trouve aussi que le quartier lui-même, depuis toutes ces années qu'il est sans répit l'objet de travaux infinis, lui-même semble fragmenté. Fragmentés également les lots qui composent le futur plan, désormais validé et bientôt mis en œuvre, d'aménagement du parc urbain. Fragmentées les conversations entre les gouttes, fractionnées encore les occupations en extérieur avec les élèves de l'école, fragmenté l'espace entre les tas de terre, de cailloux, de déchets, les barrières et des routes barrées, et fragmenté le temps qui va des retards de chantier aux finalisations, de l'oubli aux débuts d'autres choses, suites hoquetantes.

Il pourrait par ailleurs aller sans dire que la société, dans sa totalité, non seulement se fragmente, mais se fracture. Où les écarts se creusent. Où nous nous isolons, compartimentons, fissurons, balafrons et détricotons le tissu de liens quotidiens, *exit* les troncs communs, les services publics, les biens partagés. C'est le partage au sens des parts qu'on tranche brutalement, au sens du verre brisé par des chocs et des coups. Il se pourrait ainsi que la condition humaine soit à l'heure actuelle plus que pavillonnaire, carrément parcellaire. Lacunaire. Explosée.

Il en va dans le monde de la culture, enfin, comme dans celui du travail. Ce n'est pas nouveau de vouloir régner par la division. Ces derniers temps, néanmoins, accélération de l'atomisation, déréliction des solidarités. Les structures culturelles, petites et grandes, subissent les assauts des coupes franches de budget. Par exemple : la fin annoncée cette même semaine du Pass Culture pour des actions en milieu scolaire, comme ça, du jour au lendemain. Mise à l'arrêt, mise au pas, affolement, fragmentation générale, incertitude grimpante, suites hoquetantes.

Si politique du bulldozer, effet de morcellement. À côté des ruines de guerre, c'est moindre. Mais c'est la même question de ce qu'on fait des miettes et des cœurs tout cassés. On fait avec. On fait avec peu. On se dit et redit qu'on a besoin de peu, pourtant peu ça devient de plus en plus critique.

On se dit et redit qu'on voudrait bien grandir en sensibilité. Et manger à sa faim des festins ravissants. C'est ravir au sens de voler les beautés dont il semble qu'on nous dépossède. Et c'est se réjouir, et de tête et de ventre, de la fabrication, usage ou entretien de formes savoureuses qui alimenteraient ce qu'on pourrait appeler une culture proche.

D'accord pour les fragments, si ce sont des morceaux de choix. Des bontés ordinaires. Une soupe de lentilles, une réplique épicée, un rouge-gorge et des grues, une énième promenade, une série de dessins de citrouille géante, d'étranges topinambours, des valises bouches ouvertes en devenir légumes, un banc en châtaignier, une salade de riz, Jean Moulin au crayon, une corde tendue, des saucisses amies, un poème que tu glisses dans la poche de Khalid, un éclat de lune blanche, un cercle de cri noir, une tête de mort sur les arbres en péril, du fusain de pêcher, des poireaux dans des bottes, un pot de coriandre et bientôt une cantine à côté du Cockpit, ah ça les gens ont faim de la fin des blessures et d'incongrues portions de douceurs spontanées.

#### Comment tenir ensemble ?

Et puis zut, les fragments ça suppose une unité perdue, qu'en fait il est possible qu'il n'y ait jamais eu. Un quartier un et indivisible, une harmonie d'ensemble conçue par l'architecte d'origine, certes, une culture ouvrière, une culture populaire, la Culture illusoire. Tu sens que si tu creuses, ce sont toujours des bouts, des pièces singulières d'un puzzle fantasmé, un mélange moins homogène que n'importe quelle soupe de lentilles. Parfois on pourrait croire aussi que la fragmentation libère. Vérité des atomes sans besoin de fusion. Confiance dans l'éclectisme, défiance envers l'uniformisation croissante.

Le problème est plutôt la casse. Avec la casse, l'espèce de sensation de mutilation. Et avec la mutilation, les sinistres. On peut constater ça sans être nostalgique. La question demeure de savoir d'où ça sort et comment en sortir (sans sortir).

« Il y a de multiples manières d'être mutilé par l'État. Et l'une des formes de la mutilation étatique de nos vies se déploie au niveau de nos imaginaires.

Nous sommes aujourd'hui pauvres en monde de la blessure. »

(Geoffroy de Lagasnerie, *Par-delà le principe de répression. Dix leçons sur l'abolitionnisme pénal*, Flammarion, 2025, p.409)

On peut croire à l'État social par-delà ses défauts ou bien favoriser les chemins de traverse, les marges impensées, la porosité douce. On préfère ce qu'on peut.

À la fragmentation, on peut répondre par la réunification. Ou par l'intensité des électrons frottés. Des frôlements d'approches. Porosité douce. *Varia. Analecta.* Un analecte est le nom donné, dans l'Antiquité romaine, à l'esclave chargé de recueillir les restes d'un repas, de balayer les miettes. C'est aussi le nom des restes eux-mêmes, choses de la table à terre tombées. Par extension dans la littérature : collection de phrases, mots et extraits, fragments choisis d'un auteur. Anthologie. En botanique, une anthologie est une collection de fleurs choisies. On peut s'en sortir. On déploie les images et les gestes s'accrochent.

La blessure tu sais pas. Voies étroites, multiples, malignes, risques d'impasse, immobilisme de la douleur. À la blessure tu voudrais seulement la guérison parfaite, ou au moins la consolation, ou au pire la sublimation. Là tu penses à l'art brut et en particulier aux compositions à partir de rebuts.

Joël t'a prêté un livre sur Arthur Bispo do Rosário. Qui entre autres visait à produire un inventaire du monde, un catalogue de choses à tirer de l'oubli. Agençant les ordures qui traînaient ça et là dans son espace de vie, séries de panneaux où s'alignent les restes. Ou comment s'arranger de ce qui nous dérange, de ce qui nous démange. L'appel de la beauté. Dans le second livre que Joël t'a prêté, il y a aussi Antonio Dalla Valle, ses cartographies bizarres défiant l'ogre insatiable du tout-à-l'égout, l'objective destinée des P.A.V. Et Franco Bellucci, reliant les objets les plus divers, les enserrant dans une embrassade de fils, ficelles, cordages, sortes de talismans qui déconstruisent l'ordre du monde à des fins de reconstructions patientes. Câlines. Tu crois que c'est brutal alors que Franco assemblait, au rythme de profondes respirations, des œuvres toujours transportables, technique mixte, imbroglios d'échos et de nœuds affectifs à tenir dans ta paume.

Dans nos paumes accueillir les scories chiffonnières, l'inchiffrable mâchefer, ces résidus qu'engendre la combustion partielle de la – ouille.

Alors à un moment peut-être qu'on arrivera à « Trop beau » sur le cadran de l'aromètre que Joël a trafiqué et qu'il a apporté cette semaine. Qui va de Bazart à Laidzarts *et caetera* Trop beau. Il l'a fixé à gauche de l'entrée du Cockpit. Au lieu d'un baromètre dont l'aiguille semble bloquée, en gros et en particulier, dans la mesure de la pression hebdomadaire, sur Temps d'orage tout tombe ne sortez plus jamais laissez-nous vous éléver. Par-delà le principe de dépression courante.

Comme ici la chambre à air lancée à dix mètres, Tinguely au sommet d'une décharge de roues de vélo, les envoyant valser, trajectoires déformées. À la lune caoutchouc, Joël répond par cette photo. « La roue = c'est tout ».

Affirme Tinguely. C'est « le début de tout – la mobilité totale, la folie, la vitesse, la quantité industrielle ». Ah toujours vouloir que ça file. Droit. Ah toujours innover, rénover, frictionner, ah désirer le neuf en faisant table rase. Et que ça roule. Que ça fuse, que ça change, qu'on s'adapte à l'époque, qu'on suive le progrès sur là-bas, les terreux, les taiseux, les peureux, les besoins trop primaires. N'empêche.

Comment tenir ici, comment tenir en place.

La suite ce sera la cantine à côté du Cockpit et du jardin nomade, puis plus nomade du tout. Bien enfoncé, pas défoncé. Les mains potagères, les mains partageuses, nourritures terrestres et spirituelles, des aventures à fleur, des esthétiques à ras et pas besoin d'IA. Des braises et des bras. Le rond des bouches fendu de lèvres qui racontent. Par exemple en bas cercle autour du braséro. Par exemple écoute ça.

« L'anthropologue Polly Wiessner a évalué l'activité nocturne et diurne des Khoïsan du Kalahari et estimé que la majorité des conversations, le jour, porte sur des questions économiques (stratégie de chasse et de cueillette, fabrication d'outils), des critiques, des plaisanteries et des commérages (6 % du temps étant seulement consacré à raconter des histoires), alors que la nuit autour du feu, plus de 80 % des conversations sont des contes, souvent au sujet de personnes distantes ou bien appartenant au monde des esprits. Selon Wiessner, la domestication du feu par les chasseurs-cueilleurs a permis l'allongement du temps de veille, la vie nocturne centrée sur la réunion autour du foyer favorisant les interactions sociales et l'émergence des premières cultures humaines, par le chant, la danse ou le fait de raconter des histoires et légendes. »

Ô réformer l'humain, allons-y doucement. Tout doux la *to do* liste.

Tu penses aux vagues frottant les bouts de verre jusqu'à ôter tout ce qui coupe. C'est vrai que les couteaux ont leur utilité, mais le tissu social est un truc fragile. Polir les acronymes qui cassent les oreilles. Attendrir les patates et chercher le croquant, le grillé, pimenter la mollesse insipide. Morceaux vivants, prodige. La venue sur les bords des beautés embrassées. Et souvent nous courber, et parfois nous brancher.



